

→ À QUAND LA JOURNÉE DU PROBLÈME ?

Je suis le gagne-pain des médecins et des mathématiciens, des politiciens et des travailleurs sociaux, des économistes et des écologistes, des philosophes et des plombiers, et de bien d'autres encore : qui suis-je ?

Réponse : le problème.

Incroyablement protéiforme, le problème est présent dans toutes les activités humaines. Il y a des problèmes de santé et des problèmes de mathématiques, des problèmes politiques et des problèmes sociaux, des problèmes économiques et des problèmes écologiques, des problèmes philosophiques et des problèmes de robinets, etc. À eux tous, ils font vivre une énorme quantité de gens.

Mais la Fondation protectrice des problèmes, FPP, vient de lancer un cri d'alarme. Les problèmes sont en voie de disparition. À force de les résoudre, nous sommes guettés par une pénurie dont les conséquences seraient dramatiques. « Elle entraînerait, à l'échelle de la planète, une vague de chômage sans précédent, un véritable tsunami social », écrit la Fondation.

Pour sensibiliser la population à ce danger, il va falloir instituer une Journée mondiale du problème, sur le modèle de la Journée mondiale de l'eau (22 mars), de la Journée internationale de la paix (21 septembre), de la Journée mondiale de l'environnement (5 juin), etc. Trouver une date

pour cette nouvelle Journée sera difficile, car le calendrier est très encombré, mais on saura bien créer une commission chargée de résoudre ce problème.

→ LES MÉDIAS : NOUVEAUX SATANS ?

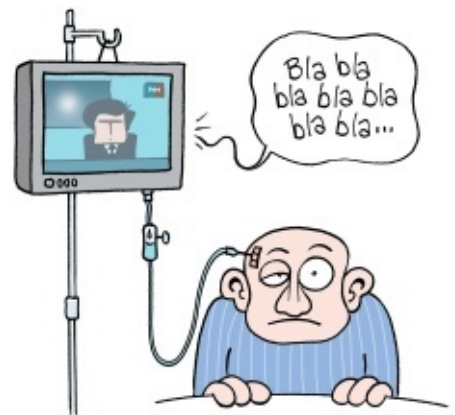
De nos jours, déclarer qu'on ne croit pas aux vertus de l'information est moins risqué que de se dire athée à l'époque classique, mais ce n'est pas mieux compris. La foi dans l'information remplace la foi en Dieu, la soumission devant les médias ressemble à celle devant l'Église. Nombreux sont les parallèles.

Les prêtres pouvaient commettre des erreurs, mais celles-ci ne pouvaient pas ternir l'image de Dieu. De même, les âneries et les manipulations des médias laissent intacte la noblesse de la mission d'informer. Accuser l'information d'avoir pour rôle principal de formater les esprits, non de les éclairer, choque aujourd'hui autant que mettre en doute la bonté de Dieu autrefois. La connivence entre médias et pouvoir vaut celle du passé entre Église et pouvoir. Quand les journalistes font leur *mea culpa* après avoir cédé à un « emballement médiatique », ils agissent comme Tartuffe : ils renchérissent sur les accusations dont ils sont l'objet.

Ces actes de contrition leur permettent de persévérer. Protégés des accusations par le fait qu'ils s'en adressent de pires, ils recommencent à la première occasion. Ils ne souffrent pas à se flageller ainsi, car la presse adore parler d'elle. Ses examens de conscience publics sont des moments heureux : elle y voit la confirmation que tout passe par elle. Quant à l'enfer, les journalistes en sont devenus les maîtres. Pour jeter le discrédit sur une idée ou un individu, ils plongent l'idée ou l'individu dans cet enfer des temps modernes qu'est le dénigrement méthodique par les médias.

Une nouveauté majeure, toutefois. Les démêlés entre science et religion sont une épopée de l'âge classique. À voir le désir de

tant de scientifiques actuels de faire parler d'eux dans les journaux, fût-ce au prix de scoops douteux ; à voir le nombre d'offices chargées de promouvoir la communication des institutions scientifiques, j'ai peur que notre temps ne soit celui où la science capitule devant l'information.

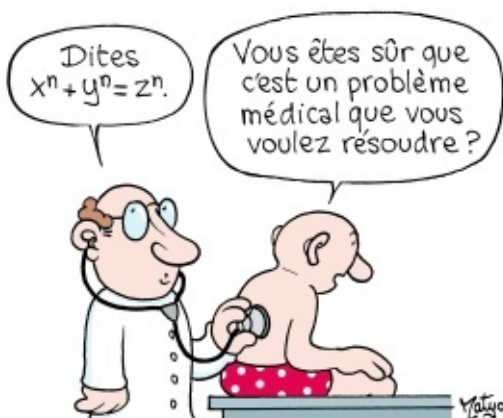


→ LE DISCOURS DE L'ANALYSE

Pour analyser l'impact des nouvelles technologies sur la société, on invente tous les jours des concepts inédits : fracture numérique, cyborgs, transhumanité, posthumanité, utilisation non standard d'éléments hybrides, futuribles activables, quasi-objets, etc.

Cependant, rien n'interdit d'analyser ce même impact en adaptant des idées anciennes. Par exemple, on peut considérer la fracture numérique comme l'expression actuelle de la domination des élites savantes sur les masses ; on peut voir le rôle dans nos vies des objets technologiques comme un avatar du rapport entre l'homme et l'outil ; on peut percevoir les luttes à propos de la gratuité sur Internet comme la forme prise aujourd'hui par le choc éternel entre utopies et réalités sociales, etc.

Forger des concepts inédits pour étudier la technologie, c'est avoir déjà conclu qu'elle constitue une rupture radicale : elle fait advenir un monde n'ayant rien de commun avec ce qui l'a précédé. L'étudier à l'aide d'idées anciennes, c'est privilégier



les permanences, donc avoir déjà conclu que la technologie n'apporte pas autant de nouveau sous le soleil qu'elle le croit.

On ne peut pas analyser sans avoir choisi ses méthodes, on ne peut pas choisir ses méthodes sans avoir analysé. Quiconque entreprend de penser la technologie devrait s'astreindre, avant toute chose, à expliquer comment il sort de ce cercle vicieux.

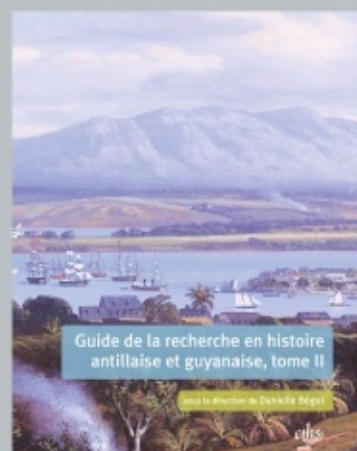
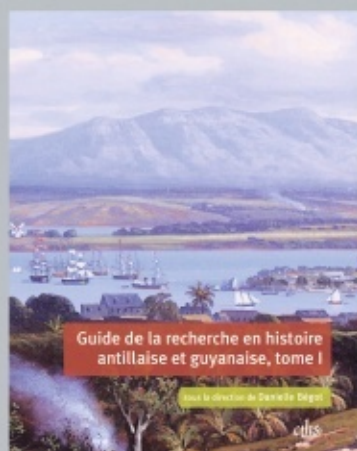
→ VIEILLES NOUVEAUTÉS

Cela ne va pas sans dégâts, mais on peut passer et repasser de la royauté à la république, de la république à l'empire, de l'empire à la royauté, etc. Rien de tel avec les révolutions techniques : une fois inventé le moteur, par exemple, on ne retourne plus à une société sans moteurs. Le progrès technique ne permet pas de revenir en arrière.

Reste à savoir si nous apprécions d'appartenir à une société où ce progrès tient tant de place, où nos vies sont cadrées par les nouveautés technologiques et la profusion de gadgets qu'elles engendrent. Dans toute société, je présume, ceux qui ont du pouvoir s'efforcent d'accréditer l'idée qu'il est vain de vouloir autre chose que ce qu'ils offrent. Je trouve tout de même que, à coups de publicités, de promotions commerciales, de miracles promis par les inventeurs, d'évidences assénées et autres bourrages de crâne dans la presse, notre société porte trop loin l'art de nous faire prendre ses réalités pour nos désirs. ■

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

la plus importante collection d'instruments de travail
pour la recherche en sciences humaines



Guide de la recherche en histoire antillaise et guyanaise Guadeloupe, Martinique, Saint-Domingue, Guyane XVII^e-XXI^e siècle

sous la direction de Danielle Bégot

tome I : 680 p., tome II : 296 p., 17 x 22 cm

ISBN 978-2-7355-0763-4

55 €

Original et attendu, cet ouvrage porte sur une histoire en grande partie construite de façon récente et qui reste encore en cours d'élaboration. Périodisations et catégories utilisées pour d'autres lieux, en particulier les histoires européennes anciennement constituées, ne sont donc pas toujours opérationnelles, ou ne le sont qu'au risque d'une perte de sens. Plus encore, à la vision traditionnelle des terres coloniales d'Amérique perçues depuis la « métropole », s'est superposé depuis quelques années un déplacement du point de vue. Les thématiques, toujours traitées par des spécialistes de la question, répondent à une option dynamique, qui reflète les enrichissements successifs, les virages récents de cette histoire et ses enjeux. S'appuyant sur un important dépouillement de sources et d'études, insistant sur la méthodologie, cette vingtaine de contributions offre un état de la recherche, de ses acquis, de ses perspectives. Destiné aux étudiants, aux chercheurs, à tous ceux intéressés par le sujet, ce *Guide* constitue un préalable indispensable à tout travail et toute réflexion sur l'histoire antillaise et guyanaise.

Danielle Bégot, qui coordonne l'ouvrage, est professeure des universités. Fondatrice et longtemps directrice du laboratoire Archéologie industrielle, Histoire et Patrimoine à l'université des Antilles et de la Guyane, elle est secrétaire de la Société d'histoire de la Guadeloupe et ancienne présidente de l'Association des historiens de la Caraïbe.



* ventes@cths.fr * vente en librairie ou sur notre site : www.cths.fr * Distribution SODIS *

